

6

# L'HOMME

JOURNAL ILLUSTRÉ

DES

## SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

1884. — N° 19. — 10 OCTOBRE.

TRAVAUX ORIGINAUX

### LA PHILOSOPHIE DEVANT L'ANTHROPOLOGIE

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

L'esprit humain n'a pas attendu la science pour concevoir le monde et la vie. Ne les connaissant pas, il les a imaginés, ou du moins, — l'homme étant pour lui-même la mesure de toutes choses, — il a comblé de ses rêves, de ses désirs et de ses terreurs les lacunes de son observation. Puis, à mesure que l'expérience quotidienne lui fournissait quelque certitude partielle et superficielle, il jetait le fait pêle-mêle avec mille autres, exacts ou illusoire, dans les cadres tracés d'avance par sa fantaisie. Si bien que les rares notions positives qui auraient pu devenir des germes de science, viciées et faussées dès le principe, ou demeuraient stériles, ou bien servaient d'aliments et de supports aux végétations folles de l'animisme et de la mythologie.

Découvrait-on quelque astre nouveau? Il était aussitôt, comme un clou d'or, piqué sur la voûte mobile du firmament, à côté d'autres étoiles qui dessinaient dans la nuit quelque figure de char, de monstre ou de héros fabuleux. Avait-on constaté une circonstance quelconque dans la marche et la situation respective du soleil, de la lune et des



constellations, on l'expliquait par une aventure d'amour ou de guerre. Les comètes échevelées annonçaient des catastrophes. Les éclipses, même lorsqu'on en calculait par à peu près la périodicité, étaient attribués au triomphe momentané de quelque dragon dévorant. Les carreaux de la foudre, les pluies de météores obéissaient à l'aveugle Destin, armes brandies par la colère ou la justice des dieux. L'astronomie déviait en astrologie. Point de phénomène ressortissant à la physique ou à la biologie — la chimie n'était pas même soupçonnée — qui ne fût rapporté à quelque acte de puissances surnaturelles. Point de faculté humaine, de découverte, de concept qui n'eût son prototype, son auteur, sa réalité transcendante dans quelque région de l'atmosphère. L'amour, la haine, les passions, — tout ce qui procède d'organismes particuliers et d'états spéciaux de la substance, — s'extravaient à tort et à travers dans la nature, présidaient aux mouvements des choses, aux contacts et aux combinaisons des corps. Les qualités les plus contingentes, les plus limitées des centres nerveux, les divers produits du travail cérébral, sensibilité, intelligence, raison, devenaient les régulateurs absolus de ce que l'on commençait d'appeler l'ordre universel. Quant à la constance de lois (de séries de faits) indifférentes et fatales, elle éclatait vainement aux yeux, vainement elle s'imposait à la vie et à la pensée. On en faisait honneur à des volontés variables dont l'homme était tour à tour le jouet, le favori ou la victime. Ainsi, tout ce qui pouvait être un élément de science tournait en corollaire de la superstition et de la métaphysique. Chaque vérité acquise, au lieu de détruire et de remplacer l'erreur correspondante, venait s'y amalgamer et s'y fondre.

Cette perversion de la raison régnait depuis des milliers d'ans lorsque, vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'Ionien Thalès entreprit de ramener à une origine commune toutes les transformations et les accidents de la matière, depuis le monde minéral jusqu'à celui de la vie, depuis le ciel et les astres jusqu'à la terre et à l'homme : grande pensée qui a fait de lui le père de la philosophie naturelle. Mais si l'intuition était juste, combien vague et pauvre était la doctrine ! Et comment en eût-il été autrement ? Le monde, Thalès lui-même l'avouait, était « plein de démons » ; une vie diffuse animait l'univers. La physique n'allait pas au delà d'une distinction enfantine entre la terre et l'eau, l'air et le feu, — les *quatre éléments*. Selon Thalès, l'un de ces éléments, l'eau, était la base des trois autres, le substratum des choses. Gardez-vous de voir en lui le précurseur des hardis chimistes qui tirent de l'hydrogène tous les corps, même les *corps simples*. Thalès igno-

rait l'hydrogène ; et sa préférence pour l'eau lui a été suggérée bien moins par quelque observation scientifique digne de ce nom que par des influences religieuses venues de Chaldée et de Phénicie, et dont l'Asie entière était comme imprégnée, — le culte de l'humidité féconde ; ajoutez que « l'eau, mère des êtres », n'était pas oubliée dans les croyances indo-européennes. De même, l'air primordial d'Anaximène ne fut qu'un substitut de Zeus ; et le feu, dans le système d'Héraclite, fait songer aux mythes ignés qui tiennent une si grande place dans les religions de tous les peuples et de tous les temps. Aussi n'est-ce pas dans le choix de la substance première que réside la gloire de ces philosophes ; c'est dans la conception, vraiment hardie, de l'unité substantielle et de la commune descendance. L'idée est si puissante qu'elle suscite en même temps les deux systèmes qui sont encore en présence aujourd'hui, le matérialisme d'Anaximandre, l'idéalisme de Xénophane et de Parménide. Celui-ci pose comme principe unique l'*abstract*, l'essence impondérable, immatérielle, immuable, incognoscible, l'être en soi, dépouillé de toute forme et de toute qualité. Il est le père de l'oiseux transcendantalisme allemand. Pour Anaximandre, la substance fondamentale est également indéterminée, mais concrète, susceptible de toutes les qualités et de toutes les formes, concours d'éléments divers doués d'un mouvement éternel. Si complexes que soient les agrégats et les organismes issus de juxtapositions et mélanges innombrables et successifs, ils ne renferment rien de plus que les éléments de la matière. De ce génie oublié procèdent Démocrite, Épicure ; et son intuition projette encore sa lumière lointaine sur la science moderne.

Mais la tentative des vieux Ioniens était prématurée ; l'évidence qui s'impose aujourd'hui aux sceptiques les plus subtils comme aux plus naïfs bondieusards n'était alors qu'une hypothèse de la raison, au même titre que l'absolu stérile de Parménide ou le mysticisme numéral de Pythagore. Elle n'opposait aucune preuve péremptoire à l'illusion fondamentale de l'anthropisme, à cette distinction entre le corps et l'esprit qui, transposée dans la nature, séparait de la substance le mouvement, la force et la vie. Thalès lui-même, aussi bien que son contemporain Phérécyde, admettait une âme du monde, une archée, une force vitale, un je ne sais quoi divin, comparable au *double* permanent que le rêve croyait voir à côté et au-dessus de la forme mortelle. Ce fut un Ionien, Anaxagore, libre penseur pourtant et vaincu d'impiété, qui, d'un mot, nous voua pour deux mille ans et plus au dualisme métaphysique, lamentable fléau de la pensée. En

donnant à la prétendue âme du monde le nom même de l'intelligence humaine, *Noos*, il condense, il élève à la dignité philosophique les plus sottes puérités de l'animisme; il en déguise l'absurdité et les rend acceptables aux esprits les plus éclairés, chez lesquels, d'ailleurs, la culture n'avait pu en effacer la trace héréditaire.

Anaxagore, certes, était bien loin de prévoir les suites de son imprudence, l'inextricable réseau de contradictions où allaient se débattre ses successeurs, pour tomber, de guerre lasse, dans le sanglant marécage du christianisme. Il ne séparait pas nettement encore le *Noos* de la matière; il n'y avait recours qu'à la dernière extrémité, là où sa courte science ne pouvait plus expliquer les choses par des contacts et des assemblages purement physiques. Et cependant, — telle est la puissance du langage, — dans ce mot, dans ce *Noos* étaient contenus comme dans l'œuf l'Intelligible, les Types, les Causes finales, les Catégories, le *Logos* de Platon, le Moteur immobile d'Aristote, le Verbe du néoplatonisme chrétien, la Providence et le Dieu des théodicées. L'impersonnel avait une personne; il existait, quelque part dans la matière et bientôt hors de la matière, une conscience, une volonté, une raison antérieures et supérieures aux combinaisons et aux organismes qui en sont la condition *sine qua non*, sans lesquels il n'existe ni conscience, ni volonté, ni raison, ni personne. L'esprit se trouva posé comme cause en face de la matière dont il est un effet et un accident.

Nous n'oublions pas l'atomisme de Leucippe et de Démocrite, la clairvoyance d'Épicure, la prodigieuse campagne menée par Lucrèce contre les aberrations religieuses et les terreurs d'outre-tombe. Nous savons que ces maîtres ont tracé le cadre et distribué les plans d'un tableau dont la science n'a plus qu'à remplir les lacunes et qu'à préciser les lignes. Ils parlaient au nom de l'expérience acquise et des découvertes futures; mais ils n'étaient guère moins impuissants qu'un Thalès ou un Anaximandre à fonder sur des faits positifs leur conception si juste de la nature et de l'homme. Ne pouvant prouver, ils réfutèrent. La réduction de l'erreur à l'absurde est une démonstration indirecte de la vérité. On les a blâmés d'avoir tiré de considérations rationnelles et morales leurs arguments les plus triomphants. Autant reprocher à un vainqueur d'avoir suivi, démonté et battu ses adversaires sur leur propre terrain. N'est-ce pas la plus élémentaire et la plus sûre des tactiques? Est-ce donc un succès négatif et stérile que d'avoir balayé le champ de la philosophie, et préparé cette table rase où la science peut construire? Mais la science ne vint pas.

Tandis que la sagesse d'Epicure arrachait aux antiques préjugés la moitié du monde pensant, l'Orient, imprudemment ouvert par Alexandre, vomissait sur l'Occident ses théurgies surannées. La décomposition de vingt peuples foulés par trois ou quatre conquêtes, achevés par les pieds lourds des légions romaines, pressurés par les mains rapaces des proconsuls, engendra des miasmes vénéneux qui s'infiltraient dans le sang et dans les moelles des générations. Une névrose intense s'abattit sur l'univers. De là ce vaste désarroi, cet abandon qu'on a décoré du titre de paix romaine. Vienne une épidémie, une peste, un choléra, une danse de saint Guy — physique ou morale, — les tempéraments affaiblis leur sont une proie facile. On sait combien l'énervement, suite de tout excès, prédispose aux aspirations mystiques, aux ivresses de l'extase. Les temps du christianisme étaient arrivés. Quels symptômes précurseurs annoncèrent la grande maladie ; quel concours de circonstances, quelles rencontres de doctrines contraires, quelles actions individuelles, quelles contagions désastreuses, quelle médication tardive, intermittente, quelle décadence et quelles catastrophes en favorisèrent le développement funeste ; c'est ce que vous apprendront l'indulgent scepticisme d'un Renan et la critique sévère, inexorable du savant maître Ernest Havet. Quant aux rapports du christianisme avec la philosophie, seul point qui nous intéresse aujourd'hui, deux propositions les résument et les jugent : le christianisme a présidé à la ruine de la civilisation antique ; il a, pendant dix siècles, barré la route à la civilisation moderne. Se souvenant que Josué avait arrêté le soleil, il a, par compensation, fait la nuit sur le monde. « Il est venu comme un voleur », a dit l'Evangile ; et, sous les ténèbres, frappant de la croix, aspergeant du goupillon les plaies de la torture et les cendres des bûchers, étendant ses griffes crochues sur les pourpres et les haillons, sur les biens, les richesses, le patrimoine et l'âme des peuples, il a dévalisé l'humanité embourbée dans les fondrières du moyen âge et de la féodalité. *Tantum religio potuit...*

La science était étouffée ; des quelques travaux sérieux commencés dans les écoles d'Alexandrie et d'Athènes, le souvenir même avait disparu. Lorsqu'un premier réveil des esprits suscita la scolastique, le monde et l'homme étaient moins connus qu'aux jours de Thalès ou de Platon. La zoologie d'Aristote, même sa physique étaient en avance de plusieurs siècles sur l'enseignement de l'Université. Toute la hardiesse d'un Raymond Lulle et d'un Albert le Grand n'allait qu'à compiler sans choix les épaves de l'antiquité et les sottises de la théologie. Enfin la pensée s'est ressaisie ; elle reprend sa marche interrompue, mais com-

bien pénible et vacillante, sous le double fardeau de l'érudition gréco-latine et du fatras chrétien ! Certes, le tableau de ses efforts, de ses échecs, de ses victoires est plein d'intérêt pour qui suit tour à tour, en les remplaçant dans leur milieu, en pesant leurs mérites relatifs, les centaines de systèmes éclos en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne. Mais dans une vue d'ensemble, les originalités individuelles s'effacent ; ce qui frappe tout d'abord, c'est la monotonie d'un parallélisme constant entre deux évolutions. Ce qui fut nouveauté dans la période antique n'est, dans l'âge moderne, qu'imitation et redite. Il semble que la philosophie soit une sorte de manège où chaque lutteur vient reprendre l'ornière une fois tracée, buter aux mêmes cailloux, courir la même bague. Les accessoires ont changé, le fond subsiste. Mêmes hypothèses, mêmes écarts, illusions semblables. On retrouve, sous des noms différents, Anaximandre et Parménide, Anaxagore et Démocrite, Platon et Aristote, Épicure et Zénon, Protagoras et *Ænésidème*.

Le nouveau — car on le sent venir pourtant et s'insinuer dans les doctrines les plus divergentes — c'est la science qui l'apporte. Copernic a rejeté la terre dans la foule des planètes. Colomb et les navigateurs ont doublé la surface du globe. Galilée a pesé l'atmosphère. Newton découvre le mécanisme universel. La mathématique réelle, et non imaginaire comme celle de Pythagore, a pris possession du monde : tout se mesure et se calcule. Les corps simples se précipitent dans les alambics. Le divin s'évapore et décroît. Bon gré mal gré les raisonneurs tiennent compte des faits. La connaissance objective élimine les êtres métaphysiques. Il devient évident que l'homme a sa place dans la série naturelle et non ailleurs, qu'il ne contient rien d'irréductible aux lois générales de la nature, que les conditions déterminantes de ses facultés et de sa destinée n'ont rien à voir avec les caprices d'une providence spéciale. Il s'en faut cependant que l'étude des organismes vivants marche de pair avec celle des mouvements célestes. Tandis que, — bien entendu, sous bénéfice d'inventaire, — la *Mécanique* athée de Laplace va rallier d'emblée tout ce qui n'est pas abéti par la plus sotte superstition, les vues de Lamettrie et de Diderot sur les causes physiologiques des phénomènes intellectuels et moraux, celles de Lamarck sur l'évolution et la filiation des formes vivantes provoquent une longue réaction sentimentale et orthodoxe. Nous ne voulons pas même effleurer ici — le sujet est trop vaste — l'histoire des vicissitudes que la philosophie a traversées depuis moins de cent ans, et qui touchent à leur fin ; s'il est une évidence qui crève les yeux les

plus obstinément fermés, c'est le triomphe imminent du matérialisme scientifique ; mais il en est une autre, également saisissante : la ténacité des aberrations que nous ont léguées l'ignorance et la curiosité primitives, et qui bravent encore le scalpel et le microscope ; l'explosion prodigieuse et presque simultanée de toutes les sciences historiques et naturelles n'a pas suffi à les anéantir. Toutes les variétés de l'animisme antique et du rationalisme — dualisme, idéalisme, — se cramponnent aux débris de leurs forteresses démantelées. C'est l'anthropologie qui donnera le dernier assaut et qui portera le coup suprême à la métaphysique aux abois.

Beaucoup d'anthropologistes, je le sais, soit qu'ils inclinent eux-mêmes à quelques-unes des doctrines ou des superstitions menacées, soit qu'ils se méprennent sur le caractère et l'utilité de la philosophie, répugnent à ce rôle militant. Ils entendent se maintenir en dehors du débat ; ils croient sincèrement se désintéresser d'une lutte qui troublerait leurs travaux et pourrait compromettre la dignité sereine de la science. Les uns obéissent à quelque idée préconçue ; les autres, sans parti pris, commettent une double erreur d'appréciation. D'une part, il est impossible que les progrès de nos études n'influent pas sur la conception de l'univers et de l'homme ; d'autre part, cette influence même est la marque et la mesure de leurs progrès. D'un accord intime et nécessaire, l'anthropologie et la philosophie ne peuvent attendre qu'un profit égal et réciproque.

L'anthropologie est la plus compréhensive des sciences ; tout y rentre : et c'est bien pourquoi certains esprits formalistes, n'en rencontrant nulle part les limites, lui contestent tout droit à une existence définie et indépendante. Ils n'ont pas vu que, si, de chaque science, elle prend ce qui, de loin ou de près, se rapporte à l'homme, elle fait sienne chaque branche du faisceau ; qu'au-dessus de l'ensemble, elle constitue une philosophie dont l'unité réside en son sujet même. A ce faisceau tous les spécialistes concourent, et leur concours est nécessaire ; mais aussi nécessaire encore est cet esprit général — qu'à tort et à raison l'on reproche aux Français — ces grandes vues qui, par de larges hypothèses souvent vérifiées, relie, tantôt d'avance, tantôt après coup, toutes les séries de faits découverts ou à découvrir. Telles ont été, de nos jours, les théories de la corrélation et de l'équivalence des forces physico-chimiques, de l'action lente des causes actuelles, de la continuité des phénomènes, enfin de l'évolution des formes vivantes. Autant de fils conducteurs dans le labyrinthe de la nature, autant de ponts jetés sur l'abîme que l'illusion d'un sot

orgueil prétendait creuser, élargir même, entre l'organique et l'inorganique, entre l'homme et l'animal, entre la pensée et la matière. Il est facile de voir, et l'occasion ne nous manquera pas pour le démontrer, que, parmi toutes les sciences anthropologiques, anatomie, craniométrie, physiologie, archéologie, ethnographie, mythologie comparée, linguistique, sociologie, il n'en est pas une qui ne contredise et ne supprime radicalement tous les dogmes acceptés d'âge en âge par une routine invétérée et tous les compromis offerts en désespoir de cause à la réalité par la métaphysique. Antériorité, spiritualité, immortalité de l'intelligence et de la raison; irréductibilité du moi; universalité de la morale; indépendance de la psychologie; types, moules, plan, sagesse providentielle; volonté infuse dans les choses ou réfugiée dans l'inconnaissable. Est-il une de ces « hautes pensées », de ces « vérités nécessaires » etc., qui résiste à la plus simple constatation des faits découverts ou étudiés par l'anthropologie? Mots usés, et dont le sens même échappera aux penseurs du xx<sup>e</sup> siècle!

---

## LE CRACHAT ET LA SALIVE

DANS LES SUPERSTITIONS ET LES CROYANCES POPULAIRES

PAR

PAUL SÉBILLOT

Le champ de la superstition est tellement vaste, que si l'on veut suivre à travers les peuples et les âges, les choses les plus communes et les plus simples en apparence, on voit qu'elles ont joué et parfois jouent encore un rôle considérable.

Lorsque nous crachons, nous le faisons machinalement, et si l'on nous en demandait le pourquoi, nous répondrions sans doute que c'est pour rejeter un liquide gênant ou superflu. Nous n'y attachons aucune importance, nous n'y pensons même pas, et certainement nous serions surpris d'abord si l'on nous disait que cet acte si ordinaire, qui éveille chez nous seulement une idée de propreté ou de bien-être, a été aux époques antiques ou chez les peuples moins avancés en évolution, l'objet de croyances étranges et de superstitions. Ainsi qu'on le verra dans les notes qui suivent, elles sont nombreuses et variées.

Il semble que, dans certains pays, lorsque le crachat sortait de la bouche d'une personne distinguée par son rang dans la hiérarchie sociale ou religieuse, il empruntait à cette origine quelque chose qui commandait le respect; parfois même il paraît mêlé à des cérémonies du culte.

Raffenel rapporte que, pendant sa visite à l'almany, un captif était occupé à recouvrir de sable les crachats de ce personnage; en rapprochant cet usage de tant d'habitudes malpropres, il serait naturel de croire que c'est par une sorte de vénération qu'on soustrait aux yeux du vulgaire cette précieuse substance<sup>1</sup>.

Dans les Mille et une Nuits (*Histoire du Dormeur éveillé*), quand Abou-Hassan, qui tient la place du calife, rend en s'éveillant une sorte de puitte, on la reçoit dans un petit bassin d'or.

A ce respect pour la salive, on peut rattacher une autre coutume de l'Afrique équatoriale, dont Mungo-Park fut témoin. A la première apparition de la lune nouvelle, on fait une prière, et, quand elle est finie, on se crache dans la main et l'on s'en frotte le visage.

Les enfants, vraisemblablement par une sorte de survivance d'une croyance ancienne, s'imaginent qu'en crachant dans leurs mains et en récitant certaines formules, ils peuvent faire disparaître l'arc-en-ciel et envoyer au loin la pluie dont il est chargé.

Il existe d'assez nombreux moyens de couper l'arc-en-ciel. J'en ai déjà décrit quelques-uns au tome II, p. 348, de mes *Traditions et superstitions*; on en trouve d'autres dans B. Souché, *Croyances*, et dans *Mélusine*, 1878, col. 502. Voici deux manières un peu différentes qui m'ont été racontées tout récemment :

Lorsqu'à l'école on voit un arc-en-ciel, on prévient un des élèves qui ne l'a pas vu; celui-ci crache sur le dessus de sa main et dit :

Arcancié, si tu passes dans mon blé na (blé noir).

J'te couperai nett'

Comme une sonnette!

C'est à ce moment que l'enfant coupe son crachat en deux.

On le coupe aussi en prononçant les mêmes paroles; seulement, on crache dans la paume de sa main et l'on tourne la salive en rond jusqu'au moment où on lui dit : « Nett' — comme une sonnette ». (Haute-Bretagne.)

\*  
\* \*

On retrouve encore des traces, même dans notre Europe civilisée,

<sup>1</sup> Voyage à l'Afrique occidentale.

du serment par la salive; et en certains cas il paraît donner aux promesses une sorte de consécration :

A Plessala (Côtes-du-Nord), quand un garçon a fait la cour à une fille pendant un temps suffisant, il va la trouver et lui dit : — M'aimes-tu ben? — *Vère don'* (oui donc). — *Ma itou, copie-ma dans la goule, j'te l'renrai après.* (Moi aussi, crache-moi dans la bouche, je te le rendrai après.) Lorsque la jeune fille a craché dans la bouche de son galant et que celui-ci lui a rendu sa politesse, ils se considèrent comme liés et fiancés.

A Brusvily, près Dinan, dans le même département, quand un garçon et une fille veulent se prouver qu'ils s'aiment bien, ils se crachent aussi dans la bouche.

Jacques Arago, dans ses *Promenades autour du monde*, raconte qu'en Australie, aux environs de Sydney, il fut témoin d'un mariage indigène : le sauvage, après avoir choisi sa compagne, lui cracha à plusieurs reprises sur le visage; seulement, à l'inverse de ce qui se pratique en certaines parties de la Haute-Bretagne, la femme resta passive et ne lui rendit pas sa « politesse ».

En Haute-Bretagne, si un enfant veut que l'on croie fermement à sa promesse ou à sa parole, il crache dans sa main, puis il la lève. Parfois, mais plus rarement, avant de lever la main il fait dessus un signe de croix.

En Poitou, les enfants jurent par leur salive de la manière suivante : Le pouce et l'index de la main droite pincement la peau du cou, puis l'on crache et l'on passe le pied sur le crachat. C'est un serment très solennel<sup>1</sup>. La même coutume existe dans le Nord (Hécart. Dict. rouchi), où ce serment se nomme « saquer s'filet ».

Lorsqu'il s'agit, en Haute-Bretagne, de savoir, surtout au jeu de toupie, qui jouera le premier, on crache par terre; celui qui, avec sa toupie, atteint le crachat ou qui en approche le plus près, a le droit de frapper sur la toupie des autres.

On peut encore rapprocher, surtout si l'on pense que les formulettes ne sont autre chose que des survivances d'anciennes incantations, du serment par la salive, les formulettes que les enfants adressent aux bouziers (Meloe) en leur demandant du sang ou du vin.

\*  
\* \*

L'action de cracher a été considérée dès la plus haute antiquité

<sup>1</sup> B. Souché, *Croyances*.

comme un signe de mépris : elle était interdite en présence de certaines personnes, et l'on tenait qu'elle profanait les choses sacrées.

Déjocès, roi de Médie, ordonna qu'on ne rirait ni ne cracherait en sa présence, et qu'il serait honteux à tout le monde de faire ces choses en présence les uns des autres.

Chez les Perses, il était défendu de cracher dans les rivières, qui étaient regardées comme sacrées <sup>1</sup>.

Des souvenirs de cette croyance subsistent encore en Europe : dans la Suisse allemande, canton de Berne, on ne doit pas cracher dans l'eau ; celui qui le fait crache dans les yeux du bon Dieu <sup>2</sup>. En Haute-Bretagne, c'est un péché de cracher dans l'eau ; on dit à ceux qui le font : « Tu fais de l'eau bénite pour le diable. »

De nos jours, les Bohémiens considèrent comme une impiété de cracher dans le feu, le feu-dieu, comme ils l'appellent <sup>3</sup>.

En Espagne et en Portugal, cracher dans le feu est un péché. (Guichot, *Supersticiones andaluzas*).

Cette idée que le crachat souillait amena tout naturellement l'idée de cracher pour insulter de la manière la plus grave. L'Évangile a rendu célèbres les crachats de la Passion de Jésus, et l'on dit encore en proverbe à quelqu'un qui crache sur un autre : « Tu craches comme un juif. » (Haute-Bretagne.)

Ce n'est pas la seule locution populaire relative à ce sujet : Cracher sur quelque chose, c'est le dédaigner ; cracher contre le ciel, c'est blasphémer affreusement. Il est probable qu'à une certaine époque, pour rendre le blasphème plus complet, on crachait en l'air, demeure supposée de la divinité qu'on insultait.

En Espagne, c'est un péché de cracher contre le ciel. (Guichot, *l. cit.*)

Peut-être faut-il rattacher, à cette action le proverbe sicilien :

*Cui sputa 'n celu, 'n facci si torna.*

dont Pitrè (*Proverbi*) cite plusieurs variantes italiennes, et qui chez nous s'exprime ordinairement par : « Cracher en l'air pour que cela vous retombe sur le nez. »

Au moyen âge, on crachait sur les crucifix ; les sorciers dévoués au diable crachaient à la messe pendant qu'on élevait l'hostie. Dans le

<sup>1</sup> Hérodote, liv. I.

<sup>2</sup> Rothenbach, *Localsagen des Aberglauben*. Zurich, 1876, cité par *Mélusine*.

<sup>3</sup> Tylor, *Civilisation primitive*. T. II, p. 370.

procès de La Cadière, on voit la Laugier, dont les extases tournent en désespoir impie, et qui crache sur le crucifix. (Michelet, *La Sorcière*.)

Il n'est pas rare que certains sermonnaires éprouvent le besoin, sans doute inutile, de défendre à leurs ouailles de cracher sur les crucifix.

Les musulmans d'Alger au xvii<sup>e</sup> siècle, pour insulter le Christ, mettaient deux doigts en croix, puis il crachaient dessus <sup>1</sup>.

Lorsque les sorciers du moyen âge renonçaient au diable, ils crachaient trois fois par terre, assurant que dès ce moment l'esprit malin perdait tout pouvoir sur eux. On sait que la salive joue un rôle dans la cérémonie du baptême catholique. En Russie, quand le parrain et la marraine se sont tournés vers l'occident, où l'esprit des ténèbres a, dit-on, établi sa demeure, et qu'ils ont dit : « J'y renonce, » le pope s'écrie : « Crachons sur lui ! » Et il va jeter sa salive à terre dans un endroit où il suppose que le diable est blotti. Le parrain et la marraine crachent à leur tour <sup>2</sup>.

Garcilasso de la Vega assure que les Indiens crachaient par terre en signe de malédiction toutes les fois qu'ils nommaient le diable.

Au iv<sup>e</sup> siècle, la secte des messaliens se croyait possédée du démon ; ces malheureux se mouchaient et crachaient sans cesse pour les repousser. (A. Maury, *La Magie*.)

En Haute-Bretagne j'ai plusieurs fois entendu parler de prêtres, qui, tourmentés par le diable, et croyant vraisemblablement à sa présence corporelle, finissaient, après avoir vainement essayé de le repousser avec des prières et des signes de croix, par lui dire des injures et par cracher du côté où ils pensaient qu'il se trouvait.

En 1880, je me trouvais dans un petit port de pêcheurs, et, comme le vent contraire empêchait les Terrenewiers de revenir, leurs parents apostrophaient le vent debout, lui disaient des injures et finissaient par cracher dans la direction où il soufflait. Dans les contes, tout au moins (cf. la série des Vents dans mes contes des Marins), les matelots et les pêcheurs parlent des vents comme s'il s'agissait d'entités corporelles, et c'est ainsi qu'ils les mettent en scène.

On sait que les alligators et leurs congénères passent chez certaines peuplades pour être animés, soit par le diable, soit par les esprits des ancêtres. Livingstone a vu les Bakouains cracher par terre en voyant un alligator, avant d'annoncer sa présence par un cri.

<sup>1</sup> Le P. Dan, *Histoire de Barbarie* (1637).

<sup>2</sup> Dixon, *La Russie libre*.

Chez les Zoulous, lorsqu'un mari défunt vient tourmenter sa femme, le sorcier lui ordonne de ne pas perdre la salive qui s'accumule dans sa bouche pendant ses rêves, et de mâcher certaines drogues lorsqu'elle est éveillée ; il se rend avec elle pour enterrer le fantôme qu'il enferme dans la bulbe d'un inkomfe, fait un trou dans le côté, et y introduit la salive, ferme le trou et replante la bulbe. Après cette opération, le fantôme disparaît pour toujours et la veuve peut se remarier <sup>1</sup>.

En Ille-et-Vilaine, lorsqu'il y a une lutte corps à corps, il arrive assez fréquemment que le vainqueur ouvre de force la bouche de son adversaire, et crache dedans, pour affirmer sa victoire.

Les catholiques, sans doute en raison de ce que le crachat est considéré comme indiquant le mépris, en ont fait parfois un instrument de pénitence.

Quand on veut se punir d'avoir péché, il faut cracher par terre et lécher sa salive. Tout récemment, on constatait en Belgique, dans un procès intenté aux frères des écoles chrétiennes, que ce moyen de punition y était employé. En Haute-Bretagne, les mêmes hommes ont parfois usé de ce moyen ; on m'a même cité des prêtres qui, au catéchisme, pour punir les enfants indociles ou distraits, crachaient par terre, délayaient leur salive dans la poussière, et forçaient les enfants à lécher cette singulière mixture.

\*  
\* \*  
\*

Dans l'antiquité, on croyait à l'efficacité médicinale de la salive ; on pensait qu'elle avait par elle-même une vertu, que son possesseur possédait un certain pouvoir, ou qu'elle aidait aux conjurations qui devaient chasser la maladie.

On sait que l'Évangile selon saint Marc raconte que Jésus se servit de sa salive pour guérir un homme sourd et muet. Il le prit à part, lui mit les doigts dans les oreilles, cracha sur sa langue, regarda le ciel en soupirant et le sourd-muet fut guéri.

D'après Pline, il est d'usage dans tous les remèdes de cracher trois fois en conjurant le mal et d'aider ainsi l'effet des médicaments, comme aussi de marquer trois fois avec de la salive les furoncles naissants, lorsqu'on est à jeun.

Le même auteur rapporte bien d'autres exemples de la puissance de cette singulière médication. La salive d'une femme à jeun bonne contre

<sup>1</sup> Tylor, *Civilisation primitive*, t. II.

les fluxions, passe pour bonne aussi aux yeux pleins de sang; cas auquel il faut en mouiller de temps en temps les coins des yeux enflammés; pratique encore plus efficace si la femme s'est abstenue la veille d'aliments et de vin <sup>1</sup>. Ne refusez donc pas, dit-il, de croire qu'on guérit les lichens et les lèpres en les frottant tous les jours avec de la salive à jeun; qu'on guérit l'ophtalmie en y faisant pareille onction le matin; les carcinomes en pétrissant avec de la salive la plante appelée le mal de la terre; le torticolis, en portant de la salive à jeun, de la main droite au jarret droit, de la main gauche au jarret gauche; qu'enfin, si quelque animalcule est entré dans l'oreille, il suffit de cracher dans cette partie pour l'en faire sortir.

La salive entrainait aussi dans la composition des charmes qui prévenaient ce qu'on appela plus tard le nouement de l'aiguillette. Dans le *Satyricon* de Pétrone, ch. cxxviii, la vieille sorcière à laquelle Encolpe s'adresse pour recouvrer la puissance qu'il a perdue, lui attache au cou un réseau formé de fils de différentes couleurs, pétrit de la poussière avec sa salive, prend ce mélange avec le doigt du milieu et lui en signe le front; elle lui ordonne ensuite de cracher trois fois.

Lorsque les sorciers du moyen âge guérissaient les écrouelles et certaines autres maladies, ils crachaient.

Cette antique croyance au pouvoir de la salive a traversé les âges: on la retrouve en Bretagne. Renan qui raconte dans ses *Souvenirs d'enfance* l'histoire d'un vieux gentilhomme ruiné devenu broyeur de chanvre, dit que l'on croyait que, comme chef, il était dépositaire de la force de son sang, qu'il possédait éminemment les dons de sa race et qu'il pouvait, avec sa salive et ses attouchements, la relever quand elle était affaiblie... Sa maison était entourée à certains jours de gens venus de vingt lieues à la ronde. Quand un enfant marchait tardivement, avait les jambes faibles, on le lui apportait. Il trempait son doigt dans sa salive, et traçait des onctions sur les reins de l'enfant que cela fortifiait.

En Haute-Bretagne, ceux qui *pansent des dartres* mettent dans le creux de leur main de la cendre de tabac, et crachent dessus étant à jeun; puis avec leur doigt ils font une onction tout autour de la dartré en disant:

Dartres, dartres, vous vous en irez,  
Comme il est vrai que je dis la vérité.

Cette opération doit être répétée trois fois de suite, l'opérateur étant

<sup>1</sup> Pline, l. XXVIII, ch. xxii.

à jeun. D'autres, qui ont aussi le pouvoir de guérir les dartres, mettent du sel dans leur bouche et l'étendent sur l'endroit malade.

Pour panser du ver (c'est une sorte de furoncle), il faut n'avoir jamais connu son père et faire avec sa salive une croix sur le milieu du bouton.

On guérit la goutte, en crachant dans sa main et en frottant bien l'endroit malade. Si on a des engelures, il faut cracher sur ses doigts et ne pas les essuyer.

Salpé prétend qu'on dissipe l'engourdissement d'un membre quelconque en crachant dans son sein, ou en touchant avec de la salive la paupière supérieure<sup>1</sup>.

Les fourmillements dans le jarret disparaissent si on crache dans sa main et qu'on se frotte le mollet avec la main imbibée de salive. (Haute Bretagne).

En Portugal, quand on a un pied engourdi, si l'on veut qu'il revienne à son état naturel, il faut l'oindre de salive, en y faisant une croix avec le doigt et récitant une conjuration, (G. Pedroso, *Supersticiones*.) La même superstition a été relevée en Espagne par Guichot (*l. cité*).

Dans le nord-est de l'Ecosse, pour guérir l'impétigo, il faut faire passer un shilling neuf, trois fois autour de la crémaillère, cracher fortement dessus et frotter avec la partie malade<sup>2</sup>.

Les populations contemporaines peu avancées en évolution ont encore une confiance plus grande dans le crachat. Raffinel dit qu'un remède infailible, selon les nègres du Sénégal, consiste à cracher dans la bouche du malade. Au Gabon, pour chasser le mauvais esprit, on fait une aspersion avec une sorte d'eau, puis on crache à droite et à gauche du patient, en exprimant le vœu que le mauvais esprit soit chassé. La cérémonie finie, le malade crache à son tour, en marmottant quelque formule d'exorcisme<sup>3</sup>.

A la Nouvelle-Calédonie, le sorcier qui admoneste le malade saisi de frénésie, lui crache, pour le guérir, brusquement dans l'oreille ou dans l'œil des herbes mâchées<sup>4</sup>.

D'après Fernel, cité par Thiers, pour guérir la toux, il faut cracher dans la gueule d'une grenouille de buisson et la laisser incontinent après, toute vive.

<sup>1</sup> Pline, l. XXVIII, ch. VII.

<sup>2</sup> W. Gregor, *Folk-Lore of N.-E. of Scotland*.

<sup>3</sup> *Tour du Monde*, t. XII, p. 294.

<sup>4</sup> Rochas, *La Nouvelle-Calédonie*.

Varron, cité par Pline, prétend que la salive des Ophiogènes est un remède contre les serpents. On crachait aussi pour se préserver de l'épilepsie, c'est-à-dire qu'on repoussait ainsi la maladie.

En Sicile, il arrive souvent de voir des gens qui, allant visiter un malade, crachent trois fois près du seuil de la porte <sup>1</sup>.

Si la salive guérit, elle peut aussi rendre malade.

En Poitou et en Bretagne on assure que cracher dans le feu rend poitrinaire.

La salive guérissait même à distance, et amortissait le coup qui avait été porté. Pline rapporte sérieusement que si on se repent d'avoir porté un coup de près ou de loin, il n'y a qu'à cracher aussitôt dans la paume de la main avec laquelle on a frappé. C'est ce qu'on vérifie souvent après avoir roué de coups une bête de somme à laquelle ce moyen rend aussitôt son allure.

Quelques-uns rendent au contraire les coups plus pesants en crachant auparavant dans leur main, dans la paume <sup>2</sup>.

En Bretagne, et sans doute en beaucoup d'autres pays, lorsque les ouvriers veulent faire un ouvrage pénible ou donner plus de force à leur coup, lorsqu'ils se préparent pour une lutte, ils commencent par cracher dans la paume de leur main.

On a cru pendant longtemps qu'on pouvait en crachant tuer les reptiles ou les faire fuir. Tous les hommes possèdent un venin redouté des serpents : on prétend que ces reptiles, touchés par la salive, fuient comme si c'était de l'eau bouillante, et que si elle pénètre dans la gueule, ils meurent, surtout si l'homme qui crache est à jeun <sup>3</sup>.

Cette croyance était déjà rapportée par Aristote, et on la retrouve constatée dans Lucrèce :

*Est utique ut serpens hominis contacta salivis  
Disperit, ac sese mandando conficit ipsa,*

Crachez sur un serpent, sa force l'abandonne,  
Il se mange lui-même, il se dévore, il meurt.

(Trad. de Voltaire.)

On disait en proverbe au xvi<sup>e</sup> siècle :

Salive d'homme  
Tous serpents domme (dompte).

(Leroux de Lincy.)

<sup>1</sup> Pitré, *La Jettatura*, ap. *Acta comparationis*, vol. XI.

<sup>2</sup> Liv. XXVIII, 7.

<sup>3</sup> Pline, VII, 2.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette superstition subsistait encore. Voltaire, *Dict. philosophique*, après avoir reproduit le certificat d'un chirurgien qui assurait avoir tué un serpent en le frappant légèrement avec une baguette humectée de salive, dit que deux témoins lui ont attesté avoir vu le chirurgien tuer ainsi des serpents, et il ajoute : Je voudrais le voir aussi.

Je n'ai pas connaissance que cette superstition ait été relevée de nos jours, non plus que la suivante, qui se trouve rapportée par Pline, L. XXVIII, ch. VII : Marcion, de Smyrne, raconte que la salive fait crever les scolopendres marines, ainsi que les rubètes et les grenouilles.

\*  
\* \*

On a cru longtemps, et même à notre époque on peut encore en trouver des exemples, que la salive avait la puissance de détourner les sortilèges, et les mauvais présages et de chasser les soucis.

C'est un préservatif contre les sortilèges, de cracher sur son urine après l'avoir rendue, de cracher dans le soulier du pied droit avant de le mettre, de cracher en traversant un endroit où l'on a couru des dangers <sup>1</sup>.

Thiers mentionne parmi les superstitions de son temps celle de cracher sur le soulier du pied droit.

Grimm dit que si l'on traverse la nuit une eau hantée, on y crache-trois fois <sup>2</sup>.

A l'arrivée d'un étranger, ou quand on regarde un enfant endormi, la nourrice crache trois fois, bien qu'il soit déjà sous la protection du dieu Fascinus (Pline). Les nourrices russes (Grimm, *l. c.*) crachent tout droit à la figure de celui qui loue leur nourrisson sans employer la formule de précaution : « Dieu sauve le marché ! » C'est sans doute, en vertu de la même croyance, qu'en Sicile, si une femme suspecte embrasse un nourrisson, la mère se hâte de cracher derrière elle, dès qu'elle a le dos tourné. (Pitrè, *l. c.*)

Du temps de Pline, on écartait en crachant les fascinations et le mauvais présage de la rencontre d'une personne boitant du pied droit.

A la vue d'un fou, les Grecs crachaient trois fois dans leur poitrine

En Sicile, on crache derrière un bossu, un sorcier ou un mauvais prêtre (Pitrè, *l. c.*)

<sup>1</sup> Pline, liv. XXVIII, 7.

<sup>2</sup> Grimm, D. M. XXXIV.

À Naples, d'après Marc Monnier, le charretier pour détourner le mauvais œil, crache trois fois et jette en l'air une poignée de sable.

En Ecosse, il y avait certains noms de famille que les pêcheurs évitaient de prononcer. Les gens de certains villages parlaient « de cracher sur le mauvais nom » et s'il venait à être prononcé devant eux ils crachaient pour détourner le mauvais présage. Celui qui portait ce nom redouté était appelé le Craché <sup>1</sup>.

En Sicile, pour détourner le mauvais œil, on crache trois fois avec force, ppu ! ppu ! ppu ! après avoir récité une formule de conjuration.

Il est bon de noter, dit Pitriè (*l. c.*), que le crachat, quoique ayant un effet moins énergique que d'autres préservatifs, réussit pourtant, le crachat triple s'entend, et qu'en certaines circonstances il est une véritable Providence.

En Sicile, il n'est pas rare de voir un homme cracher devant une femme de mauvaise vie, en la regardant fixement.

Lorsqu'une femme est en mal d'enfant, souvent une dame de ses parentes, se montre à la fenêtre et crache trois fois en regardant le ciel (Pitriè, *l. c.*)

On crachait aussi trois fois dans son sein pour prier les dieux de ne pas s'offenser d'une espérance trop présomptueuse. En portant de la salive avec son doigt, derrière son oreille, on croit adoucir les inquiétudes de l'esprit. (Pline, XXVIII, ch. VII et V.)

Les Grecs modernes et les Slaves essaient aussi de se préserver, en crachant, du mal que pourraient leur causer les louanges qu'on leur donne. (Grimm, *l. c.*)

En Roumanie, si deux personnes se rencontrent après une absence et que l'une d'elles vienne à complimenter l'autre outre mesure sur sa santé, celle-ci crache aussitôt à terre, pose le pied sur sa salive, et se signe, comme pour conjurer les divinités jalouses. (Ubicini, la *Roumanie*.)

Dans les Vosges, il y a des joueurs qui, pour ramener la chance, se lèvent et crachent sous leur chaise. (X. Thiriart dans *Mélusine*.)

On m'a assuré que d'autres joueurs, lorsqu'ils perdaient, se levaient, crachaient sur leur chaise, puis la faisaient tourner trois fois avec la main droite avant de se rasseoir dessus.

Les Anglais mettent dans une poche à part la première pièce d'argent reçue au commencement de l'année, après avoir craché dessus et l'avoir baisée. (Dorville, *Histoire des différents peuples*.)

<sup>1</sup> W. Gregor, *Folk-Lore of North-East of Scotland*.

Les esprits du foyer ne pouvaient supporter le crachat. (Grimm, *l. c.*) ; lorsqu'on voulait les chasser on n'avait qu'à employer ce moyen.

C'était sans doute aussi pour détourner les maléfices, aussi bien qu'en signe de mépris, qu'en passant devant la maison d'une sorcière on crachait trois fois. (Grimm, *l. c.*)

\*  
\*\*

En Espagne, quand un cigare brûle plus d'un côté que de l'autre, pour qu'il s'allume également, il faut se mouiller avec de la salive le doigt du milieu de la main gauche. (Guichot, *l. cité.*)

Le crachat est enfin employé comme une sorte d'épreuve.

En Haute-Bretagne, on crache dans l'eau, non pour le plaisir de faire des ronds et de les voir s'étaler, mais pour savoir la qualité de l'eau : si elle est bonne, la salive *s'égaille*, c'est-à-dire s'étend ; si elle est mauvaise elle reste en rond compact.

---

## DÉCOUVERTE

D'UNE

## CACHETTE DE L'ÂGE DU BRONZE DANS L'ARDÈCHE

PAR

GABRIEL CARRIÈRE

La grotte de Louoï est située à trois kilomètres environ de Vallon, sur les bords de la petite rivière d'Ibiè au-dessus de laquelle elle s'ouvre dans le calcaire néocomien. C'est une sorte de couloir dirigé en arc de cercle, tantôt formant des salles vastes, tantôt se rétrécissant.

Elle a été fouillée il y a plusieurs années par M. Ollier de Marichard qui y a recueilli une fort belle série d'objets appartenant à l'âge de la pierre polie et quelques poteries remarquables de l'âge du bronze.

Dernièrement, la Société des phosphates du Languedoc y faisait pratiquer des travaux dans le but d'extraire les terres azotées et phosphatées au sein desquelles les ossements de l'ours des cavernes gisent en abondance.

Le déblaiement de la couche supérieure, formée de cendres et de ce que l'on pourrait appeler des débris de cuisine, a fourni en abondance

3

des silex taillés, lames, pointes, des poinçons en os finement aiguisés et autres objets analogues. Quelques dessins donneront une idée des principaux types (fig. 144, 145). Ces objets sont du reste analogues à ceux qui ont été déjà rencontrés dans d'autres cavernes de l'époque néolithique.

Nous signalerons seulement à l'attention de nos lecteurs des pointes de flèche en forme de feuille de laurier que nous avons rencontrées également sous les dolmens du Vivarais et qui ont quelque ressemblance avec certains types solutréens.



FIG. 144. — Pointe de flèche en silex.  
Grotte de Louoi (Ardèche). Coll. Boyer.  
2/3 G. N.

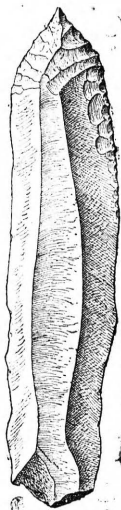


FIG. 145. — Lame en silex retouchée.  
Grotte de Louoi (Ardèche). Coll.  
Boyer. G. N.

On constate la présence d'ossements ayant appartenu à des espèces domestiques.

Nous avons reconnu : *Bos primigenius*, *Capra ibex*, *Canis lupus*, *Equus caballus*, *Ovis aries*, *Sus scrofa ferus*.

Ce qui mérite davantage de fixer notre attention c'est la découverte d'un trésor de l'âge du bronze.

Il a été recueilli par les ouvriers près de l'une des ouvertures primitives complètement obstruée par des éboulis.

Les pièces qui le composent, au nombre de 286, étaient renfermées dans un vase en terre noire, lissé à l'extérieur et décoré d'une série de mouchetures enlevées dans la pâte sur toute la circonférence.

Une pierre posée à plat fermait l'orifice de l'urne, à côté de laquelle deux autres ont été trouvées en même temps.

M. Boyer, de Nîmes, président de la Société des phosphates du Languedoc, a bien voulu me permettre d'examiner ces objets, dont je donne l'inventaire d'après ses indications :

2 pendeloques en bronze, consistant en une série d'anneaux rangés symétriquement autour d'un anneau de plus grande dimension. Nous reproduisons la principale (fig. 146).

2 pendeloques, forme roue de char.

1 grand anneau rond.

Ces objets étaient réunis par une lanière en cuir dont la conservation

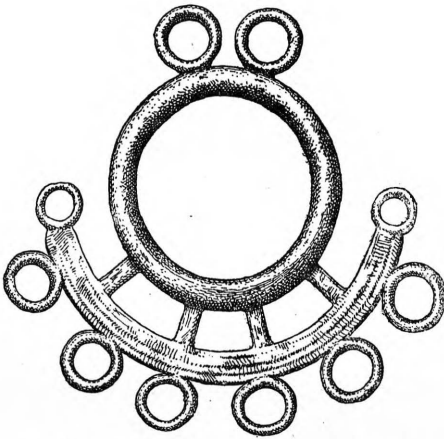


FIG. 146. — Pendeloque en bronze. Grotte de Louoï (Ardèche). Coll. Boyer. 2/3 G. N.



FIG. 147. — Objet indéterminé en bronze. Grotte de Louoï (Ardèche). Coll. Boyer. 2/3 G. N.

nous étonnerait si nous ne savions que tous les bronzes que nous mentionnons étaient préservés de l'altération par la pierre couvrant l'ouverture du vase les contenant et par les roches éboulées qui formaient un toit protecteur.

13 bracelets, les uns formés d'une simple bande à peu près plate, les autres plus larges vers la partie médiane.

1 grand bracelet en bois noir (lignite).

18 boutons hémisphériques à traverse intérieure, d'un modèle si commode qu'il est encore usité de nos jours.

25 perles en ambre.

70 anneaux de formes et de grandeurs diverses.

150 perles en bronze dont quelques-unes encore enfilées à un boyan ou à une mince bande de cuir.

1 fragment de peau.

2 boules creuses dont nous ne devinons pas la destination (fig. 147). Ces dernières sont à notre avis les objets les plus intéressants de la série, dont les autres types ont leurs similaires parmi les objets recueillis dans les stations lacustres de la Suisse et de la Savoie.

Les diverses pièces de ce trésor, caché sans doute par quelque marchand en relation avec des groupes plus avancés en industrie, contrastent avec les objets de minime dimension que nous rencontrons sous les dolmens de l'Ardèche associés à la pierre polie. Elles nous montrent les produits de la pleine époque du bronze, tandis que le dolmen ne nous fournit généralement que les premiers essais métallurgiques.

Observons que les 286 objets recueillis sont tous destinés à la parure. Nous avons également constaté dans nos fouilles sous les mégalithes la rareté des armes en bronze.

---

## COURS ET SOCIÉTÉS

---

### ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS

---

#### Cours de 1884-1885.

Au commencement de juillet, les professeurs de l'École d'Anthropologie se sont réunis pour arrêter le programme de leurs cours. Nous l'avons publié dans *L'Homme*, du 10 juillet, page 402. Les vacances ont porté conseil et quelques modifications viennent d'être introduites dans le programme qui est définitivement arrêté ainsi :

Le lundi, de 4 à 5 heures, à partir du 10 novembre, M. G. de Mortillet, professeur d'*Anthropologie préhistorique* : Les temps protohistoriques.

Le mardi, de 4 à 5, à partir du 18 novembre, M. Topinard, professeur d'*Anthropologie générale* : Étude analytique des caractères des races humaines, différences entre le peuple et la race, évolution de la race dans le temps.

Le mercredi, de 4 à 5, à partir du 5 novembre, M. Dally, professeur d'*Ethnologie* : Description et classification des races ; étude sociale de certaines races.

Le vendredi, de 5 à 6 heures, à partir du 14 novembre, M. Mathias Duval, professeur d'*Anthropologie zoologique* : Anthropogénie et

embryologie comparée, études des premières phases de développement.

Le samedi, de 4 à 5 heures, à partir du 8 novembre, M. Hovelacque, professeur d'*Anthropologie linguistique* : 1<sup>re</sup> partie, Langues, races et peuples ; 2<sup>e</sup> partie, Mythologies comparées.

Le samedi, de 5 à 6, à partir du 15 novembre, M. Bordier, professeur de *Géographie médicale* : Influence des milieux et en particulier du milieu social sur la production, la marche et la répartition des maladies.

Les cours supplémentaires sont :

Le lundi, de 5 heures 15 à 6 heures 15, à partir du 17 novembre, M. Raphaël Blanchard, professeur agrégé à la Faculté de Médecine : Anthropologie biologique ; des relations physiologiques générales entre l'homme et les animaux.

Le mercredi, de 5 à 6 heures, à partir du 12 novembre, M. Georges Hervé : 1<sup>re</sup> partie, parallèle anatomique de l'homme et des animaux supérieurs ; anatomie comparée des muscles et des viscères. 2<sup>e</sup> partie, tératologie humaine et comparée des monstruosité en général.

Protohistorique.	G. DE MORTILLET.	Lundi.	4 heures.
Anthropologie biologique.	R. BLANCHARD.	—	5 h. 15 m.
Anthropologie générale.	TOPINARD.	Mardi.	4 heures.
Ethnologie.	DALLY.	Mercredi.	4 heures.
Anatomie comparée.	GEORGES HERVÉ.	—	5 heures.
Anthropogénie.	MATHIAS DUVAL.	Vendredi.	5 heures.
Linguistique.	HOVELACQUE.	Samedi.	4 heures.
Géographie médicale.	BORDIER.	—	5 heures.

#### Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

La Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, dont le siège est à Strasbourg, vient de publier la première livraison du 12<sup>e</sup> volume de la 2<sup>e</sup> série de ses *Bulletins*, 1884.

Nous y remarquons :

Tumulus. — *Notice sur les tumulus de Schalbach (canton de Fénétrange)*, par Schlosser. L'auteur a fouillé trois tumulus, peu riches, n'ayant donné que trois objets en bronze et trois en fer, plus quelques bracelets caractéristiques en lignite. Un de ces tumulus (fig. 148) contenait six sépultures, trois avaient la tête au S.-E. et les pieds au N.-O. ; une, superposée à une des trois premières, avait l'orientation tout à fait inverse, tête au N.-O. et pieds au S.-E. ; la

cinquième tête au S.-O., pieds au N.-E. ; enfin, la sixième tête au S., pieds au N. Cela prouve bien qu'à l'époque des tumulus ou hallstattienne on ne se préoccupait pas de l'orientation des morts.

*Die Ausgrabung des Gæthehügels bei Sesenheim.* (Les fouilles des tumulus de Gæthe près Sesenheim), par Ernst Martin. Il y a trouvé une de ces grandes buires en bronze à très long bec d'écoulement et à anse allant du bord jusque sur la panse où elle se termine en palmette. Ces buires, auxquelles on donnait autrefois la qualification d'étrusques, sont très caractéristiques de l'hallstattien.

Dans un *Nachtrag* (supplément) Waldeyer a donné quelques détails

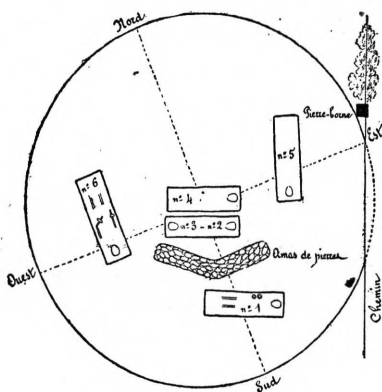


FIG. 148. Plan d'un tumulus. Schalbach. (Alsace).

anthropologiques et des mensurations sur les ossements humains recueillis par E. Martin.

Pierres à bassins. — Le compte rendu de la séance du 7 août 1882 (page 82) mentionne une communication sur des roches à bassins signalées par Schlosser. Elles se trouvent sur la montagne boisée de Molsbacherkopf, banlieue de Lohr, canton de la Petite-Pierre. Il y a quatre cuvettes placées sur trois rochers. La plus grande (profondeur 0<sup>m</sup>,50, diamètre supérieur 0<sup>m</sup>,63) est la seule dont la tradition populaire ait conservé le souvenir. En enlevant la mousse qui entourait les bords on a découvert une croix gravée dans la pierre. C'est probablement une croix de sanctification, dieu substitué au diable.

## COLLECTIONS ET EXPOSITIONS

## Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs.

L'Union centrale des Arts décoratifs vient d'ouvrir au Palais de l'Industrie sa huitième Exposition qui comprend la Pierre, le Bois, la Terre et le Verre.

Signalons particulièrement une collection fort intéressante exposée par M. L. Plessis, sous ce titre : *Histoire des outils à travailler le bois. — Évolution de la Hache et de la Scie*. La série commence par des instruments qui ne sont encore ni la hache, ni la scie, mais qui devaient remplacer ces outils, car le bois a été sans nul doute une des premières matières travaillées par l'homme. C'est d'abord un silex taillé tertiaire du Cantal, puis des coups-de-poing Chelléens, des pointes Moustériennes, des grattoirs Solutréens, et des burins Magdaléniens. Avec le Robenhausien seulement apparaissent la hache et la scie. Quelques échantillons bien choisis et des modèles réduits prêtés par le Conservatoire des Arts et Métiers, permettent de suivre les transformations qu'ont subies ces deux outils à travers le temps :

*Hache.* — Haches en pierre polie avec emmanchures diverses et notamment une bonne reconstitution faite d'après la hache emmanchée gravée sur une pierre du dolmen de Gavr' Inis. — Haches en bronze ; haches Morgiennes à bords droits et à talons, haches Larnaudiennes à ailerons et à douille. — L'Hallstattien et le Marnien ne sont pas représentés, faute de données précises ; nous ne connaissons les haches de ces époques que par des spécimens trouvés à l'étranger. — Haches et ascias Gallo-romaines en fer, à douille transversale. — Francisques mérovingiennes ; bien qu'ayant pu servir d'outils, ces haches étaient surtout des armes. — Haches françaises modernes de charpentier et de bûcheron. — Modèle de machine à mortaiser, première manifestation de la hache mécanique imaginée à la fin du siècle dernier par Brunel, ingénieur français. — Modèle de hache mécanique ; la première machine de ce genre a été construite par Picot, ingénieur français, vers 1834.

*Scie.* — Scies robenhausiennes en silex, emmanchées et non emmanchées. — Lames de scies en bronze. — Lame de scie Gallo-romaine en fer. — Restauration d'une scie bandée, d'après un bas-relief du II<sup>e</sup> siècle. — Modèles des différentes formes de scies usuelles,

modernes, bandées et non bandées. — Modèle de scie et chevalet des scieurs de long, introduits en Gaule par les Romains. — Modèle de chevalet pour le sciage du bois de chauffage, première tentative de sciage mécanique. — Modèles de scieries mécaniques à bras d'homme pour scier les planches. — Modèle de scies à refendre, concours de 1830. — Modèle de scierie hydraulique en usage dans les pays de montagne depuis le *xvii<sup>e</sup>* siècle. — Modèle de scie circulaire à mouvement continu, imaginée au *xvii<sup>e</sup>*; outil actuellement très répandu quoique aussi mauvais en théorie qu'en pratique. — Modèle de scie à mouvement alternatif pour débiter le placage, construite par Cochot. — Modèle de scie à lame sans fin et à mouvement continu, imaginée vers la fin du siècle dernier par Samuel Bentham et rendue pratique vers 1840 par Périn, dont elle porte le nom.

Le poids étant parfois un facteur important de la puissance des outils, M. Plessis l'a indiqué aussi exactement que possible sur les étiquettes de la série des haches. Nous voyons ce poids augmenter d'une façon continue depuis les temps préhistoriques et devenir considérable avec la substitution des moteurs aveugles aux moteurs vivants : il est de 300 à 600 grammes pour les haches en bronze, de 700 grammes à 1 kilogramme pour les haches en fer des périodes Romaine et Mérovingienne, de 3 à 4 kilogrammes pour les haches modernes, et enfin il va jusqu'à 6,000 kilogrammes pour la hache seule, sur 70,000 kilogrammes poids total de la machine-outil, chez certaines haches mécaniques.

Outre cette instructive série, le paléoethnologue trouvera encore dans une autre partie de l'Exposition, aux galeries affectées à la Terre et au Verre, d'importantes collections de Céramique, de Verreterie et de Statuettes en terre antiques, envoyées par MM. Julien Gréau, E. Piot, Plicque et quelques autres collectionneurs.

A. M.

---

#### Musée des Arts de New-York.

Nous extrayons du *Courrier de l'Art*, numéro du 26 septembre 1884, l'article qui suit :

« Les *Trustees* (Administrateurs) du *Metropolitan Museum of Art* de New-York se doivent à eux-mêmes, doivent au public de ne pas différer davantage d'exiger catégoriquement que le directeur de leur choix se dispense irréfutablement des très graves accusations formulées contre lui, ou qu'il cesse d'occuper une position dont il serait indigne.

« Ce directeur n'est autre que M. Luigi Palma di Cesnola, très connu sous le titre de *général* di Cesnola, un grade auquel le titulaire s'est promu lui-même, ce qui déjà ne parle pas précisément en sa faveur ; il résulte en effet d'une lettre officielle émanant du Département de la Guerre, à Washington, que M. di Cesnola n'a jamais été général. Mais ceci n'est rien à côté des faits suivants : « On sait que notre éminent collaborateur, M. Hubert Janitschek, professeur à l'Université de Strasbourg, publie le *Repertorium für kunstwissenschaft*. A la page 275 de son tome VII, il a inséré un article intitulé *Alterthumsfölscher auf und mit Cypern* et qui a pour auteur M. Max Ohnefalsch-Richter, archéologue-consultant du Musée de Chypre et directeur des fouilles pour compte du gouvernement anglais. Cet écrivain accuse M. di Cesnola d'avoir audacieusement mystifié le monde savant ; ce n'est point une accusation en l'air qu'il formule ; il l'appuie de faits très sérieux dont il s'agit pour M. di Cesnola de démontrer très clairement et sans phrases l'absolue fausseté au lieu de se borner à adresser à M. Janitschek, pour toute réponse, ainsi qu'il vient de le faire, une longue lettre d'assertions arrogantes dépourvues de preuves, mais accompagnées de menaces du plus mauvais goût. L'unique résultat de ces vaines rodomontades sera la prochaine publication de cette lettre dans la *Repertorium*, avec commentaires plus accablants que jamais pour le général de contrebande.

« De son côté ; l'*Homme, journal illustré des sciences anthropologiques*, que dirige avec tant d'autorité M. G. de Mortillet, a donné dans son numéro du 10 août dernier, sous ce titre : *Le prétendu Trésor de Curium*, par M. H. de Morgan, un exposé qui aboutit à cette trop légitime conclusion que M. di Cesnola « est l'auteur de la légende si connue de sa fameuse trouvaille », et que, « s'il n'a pas découvert le trésor de Curium, il lui reste du moins le mérite de l'avoir inventé. »

« Nous le répétons, il y a là en jeu une question élémentaire de probité scientifique ; MM. les *Trustees* du *Metropolitan Museum of Art* ne peuvent se soustraire au devoir qui s'impose, de la tirer au plus tôt au clair ; d'autant plus que M. de Morgan s'est livré à un travail considérable sur les publications du pseudo-général à qui est confiée la direction du Musée New-Yorkais, et que cette longue étude achève de détruire complètement « le roman du trésor de Curium ». C'est ainsi que M. Ohnefalsch-Richter, qui habite Nicosia depuis plusieurs années, qualifiait les exploits de M. di Cesnola dans une lettre datée de Limassol, 6 octobre 1883, lettre publiée par M. H. de Morgan.

« On ne peut que répéter avec M. Ohnefalsch-Richter, « c'est un devoir pour tout honnête homme de chercher à dévoiler le mensonge, surtout lorsque ce mensonge est dirigé contre la science ».

« Nous nous refusons à croire que MM. les *Trustees* du *Metropolitan Museum of Art* professent à cet égard un autre avis. *Se justifier ou se démettre*, telle est, ils le comprendront, la situation qui s'impose rigoureusement à M. di Cesnola ».

## LIVRES ET JOURNAUX

L. FIGORINI. — **Le spade e gli scudi delle terramare dell' età del bronzo e delle necropoli Latiali della 1<sup>a</sup> età del ferro.** (Les épées et les boucliers des terramares de l'âge du bronze et des nécropoles Latiales du premier âge du fer.) Sans indication de date et de lieu. 30 p. in-8°, 2 pl. in-4. (Extrait du *Bullettino di paleontologia italiana*, 1883.)

Dans cette intéressante monographie, Luigi Pigorini cite et figure quatre lames d'épées en bronze des terramares. Deux se trouvent au Musée de Parme et proviennent de Castione dei Marchesi, Parmesan. Les deux autres du Musée de Modène ont été recueillies à Redu et à Castiglione di Marano, Modenais. Elles sont toutes les quatre étroites, allongées, sans crans à la base. Dans trois, cette base se termine par une languette plus large que la lame, avec plusieurs trous de rivets, parfois il y a un tout petit appendice très court formant soie. Une des lames de Castione dei Marchesi, n'a même que cette courte soie, sans languette.

L'auteur rapproche des lames d'épées des terramares, trois lames provenant des sépultures de Provegliano dans le Véronais. Deux sont à languette comme celles des terramares. La dernière est à âme de la poignée plate à rebords, mais comme toutes les autres sans crans latéraux. Pigorini en conclut que terramares et sépultures sont bien de l'âge du bronze. Je vais plus loin, je dirai qu'ils sont de la fin de l'époque morgienne.

Pigorini étudie aussi deux autres genres d'épées en bronze.

D'abord des épées à lame relativement courte et large, terminée à la base par une âme de poignée du même jet, plate, beaucoup moins large que la lame, avec pommeau arrondi. C'est une forme tout à fait italienne et même du midi de l'Italie. Commune dans cette partie de la

péninsule, on ne peut en citer qu'un exemple de l'Italie centrale, celle figurée par Guardabassi comme de l'Ombrie et une indiquée du Frioul dans la collection d'armes de Turin, indication rien moins que certaine.

L'autre genre d'épée en bronze est celle à poignée pleine et à antennes. Pigorini n'en connaît qu'un exemplaire au sud de l'Apennin, celui recueilli dans les fouilles de Corneto-Tarquinia. Le trésor de bronze de Bologne contenait une poignée d'épée de ce genre. Ces deux gisements prouvent qu'il est descendu jusqu'au 1<sup>er</sup> âge du fer. Quant à la forme elle est plutôt du nord de l'Europe que de l'Italie.

Toutes ces épées en bronze étaient des armes d'estoc plutôt que de taille. Elles nécessitaient donc des boucliers pour la défense. Se basant sur la comparaison de deux boucliers actuels provenant du centre de l'Afrique, Luigi Pigorini considère comme des ornements de bouclier les grands boutons à anneau que l'on rencontre dans les stations du bronze, et certaines rondelles en corne de cerf, avec un trou au centre et la face supérieure ornée de gravures, que l'on rencontre dans les palafittes et les terramares.

G. M.

---

KOULIKOVSKI. — **Oput izouceniya bakkhiceskikh koul'tov Indo-Evropeïskoi drevnosti.** Odessa, 1884, in-8, 239 p.

Recherches sur les cultes bacchiques dans l'antiquité indo-européenne, dans leurs rapports avec le rôle de l'extase dans la civilisation primitive. Première partie, consacrée au culte de Soma, dans l'Inde védique.

---

## CORRESPONDANCE ET NOUVELLES

---

### Dissection d'un jeune Boschiman.

Dans une note présentée à l'Académie des sciences, le 7 juillet 1884, le docteur Testut donne les résultats de la dissection, faite par lui au Muséum d'un jeune Boschiman de douze à quatorze ans. Il y a découvert plusieurs muscles ou faisceaux musculaires dont quelques-uns se rencontrent seulement chez les Anthropoïdes et les Singes. Il cite même

une portion coccygienne du biceps fémoral que l'on n'observe que chez les Ruminants, l'Hyène, le Cabiai, le Lapin et le Chat.

M. de Quatrefages, qui a présenté cette note, la fait suivre des réflexions suivantes :

« Darwin et ses disciples ont voulu voir dans les anomalies anatomiques, qui reproduisent chez nous d'une façon plus ou moins complète les dispositions normales chez certains animaux, autant de caractères ataviques témoignant des liens de filiation qui nous rattacherait aux mammifères, et spécialement aux singes. Mais, sous peine d'agir avec un arbitraire absolument antiscientifique, ils doivent accepter toutes les anomalies dont il s'agit, comme ayant la même signification. Dès lors ils sont obligés de placer parmi nos ancêtres tous les animaux dont l'homme reproduit accidentellement quelque caractère anatomique. De la note actuelle il résulte qu'on devrait faire figurer dans cet arbre généalogique non seulement les singes de tous les types, depuis les Anthropomorphes jusqu'à l'Atèle et au Ouistiti, mais encore les Carnassiers, les Ruminants et les Rongeurs. Les faits publiés antérieurement par M. Testut conduisent même jusqu'aux Serpents. »

Si nous n'avions copié nous-même ces réflexions dans les Comptes rendus officiels, nous croirions à une mystification. Il paraît impossible que l'illustre professeur d'anthropologie du Muséum ait condamné le transformisme sans connaître mieux les preuves à l'appui. Nous sommes vraiment confus d'être obligés d'apprendre à M. de Quatrefages que, suivant la doctrine de Darwin, si les particularités musculaires en question sont bien réellement des caractères ataviques, elles démontrent non pas que le jeune Boschiman descendait à la fois des Anthropoïdes, des Singes, des Carnassiers, des Ruminants et des Rongeurs, mais qu'elles existaient à l'état normal chez l'ancêtre commun et qu'elles ont persisté chez certains descendants et disparu chez les autres pour ne se montrer qu'à intervalles éloignés. C'est un procédé bien vulgaire de dénaturer l'argumentation de ses adversaires pour mieux la combattre.

Mais les ennemis de la théorie de la *descendance* ne trouvent pas aussi ridicules les preuves ataviques quand ils les croient favorables à leur thèse.

Pour montrer que la race de Néanderthal n'avait pas ces caractères d'infériorité qui l'ont fait regarder comme la première étape du développement de l'espèce humaine, on a recherché tous les crânes d'hommes marquants présentant des caractères néanderthaloides. La série de ces descendants est, paraît-il, fort longue, depuis saint Mansuy et Robert

Bruce jusqu'à l'avocat de Berlin cité par Virchow, puisque M. Hamy affirme en avoir rencontré en grand nombre dans les rues de Bruxelles. On est toujours, néanmoins, resté dans le vague des simples assertions. M. le marquis de Nadaillac a bien donné la figure du crâne de l'évêque de Toul, mais il a oublié de lui donner comme pendant celui même de Néanderthal.

Si donc nous étions le chef de l'Orthodoxie, si nous nous appellions M. de Quatrefages, pour confondre les partisans de la descendance animale de l'homme, au lieu de raconter, comme preuve, que nous avons connu l'arrière-petit-fils du bailli de Suffren, qui était le portrait frappant de son ancêtre après quatre générations et ne ressemblait ni à son père ni à sa mère, nous ferions reproduire en plâtre tous ces crânes néanderthaloïdes, ainsi que leur moule interne, et nous les enverrions à tous les musées pour être placés en regard du crâne de Néanderthal lui-même. Le résultat à atteindre vaudrait bien la dépense.

FAUVELLE.

---

#### Dîner Lamarck.

Ces jours derniers, dans une réunion qui avait lieu à Paris, M. Nicole a proposé de former un Comité pour élever en 1889 un monument à Lamarck, l'illustre naturaliste qui le premier a posé les bases du transformisme. Les membres du Comité se réuniront le second vendredi du mois de novembre pour organiser leur œuvre et dîner ensemble. Le dîner portera le nom de dîner Lamarck.

---

#### Crémation.

La crémation intéresse vivement l'anthropologie, soit au point de vue sociologique et religieux, soit à celui de la conservation des ossements humains.

C'est l'introduction du christianisme qui, chez les Romains, a fait transformer la crémation païenne en inhumation. Aussi depuis qu'il est question de rétablir la crémation, le clergé catholique fait-il une vive opposition. Cela n'a pourtant pas empêché le corps d'un prêtre d'être brûlé dernièrement à Milan. Le Révérend don Giovanni Sartorio avait laissé, d'après son testament, des instructions pour que son corps fût brûlé après sa mort, et il avait dit, dans ces dernières volontés, qu'au cas où on ne se rendrait pas à ses désirs, ses héritiers perdraient tous droits à son héritage. Aussitôt que cette nouvelle fut

connue, les onze prêtres qui avaient été retenus pour le service funèbre rendirent leurs honoraires, et les restes mortels du prêtre furent livrés aux flammes sans qu'aucun rite chrétien accompagnât la crémation. C'est, croyons-nous, la première fois qu'un fait semblable se produit.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

*Bulletin de la Société d'études scientifiques du Finistère.* — Morlaix, 1884, 2<sup>e</sup> fascicule.

Lukis : Exploration d'un tumulus de l'époque du bronze dans la commune de Plouyé (Finistère). P. 37, 2 pl.

*Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme.* — Septembre 1884.

De Nadaillac : Les découvertes récentes en Amérique. Fig.

Lukis : Exploration d'un tumulus de l'époque du bronze dans la commune de Plouyé (Finistère). Fig. et 1 pl.

Beroud et Tournier : La grotte des Balmes à Villereversure (Ain). Fig.

*Progresul medical roman.* — Bucarest, 1884.

Mira : Broca.

### PUBLICATIONS NON PÉRIODIQUES

E. D'ACY. — *Silex préhistoriques de la station de Chelles*, Paris, 1884, in-8<sup>o</sup>, 15 p. (Extrait *Bul. Soc. Anthropol. Paris*, séance 6 mars 1884).

A. BORDIER. — *La Colonisation scientifique et les colonies françaises*. Paris, Reinwald, 1884, in-8<sup>o</sup>, xvi et 506 p.

CARL DESCHMANN : *Prähistorische Nachgrabungen in Krain im Jahre 1882* (Fouilles préhistoriques en Carniole pendant l'année 1882), Vienne, 4 pages in-4<sup>o</sup>, 5 fig. et 1 pl. (Extrait des *Mittheilungen der Anthropol. Gesellschaft Wien* 1883) et 6 p. in-4<sup>o</sup>, 8 fig. (Extrait des *Mitth. Ant. Gesel. Wien* 1884).